

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne. Un An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00 POUR L'ETRANGER... \$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. Un An. 6 Mois. 4 mois. 3 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75 POUR L'ETRANGER... \$4.00 \$2.05 \$1.35 \$1.05

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS. SCIENCES, ARTS.

BUREAUX: rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS. MARDI MATIN, 22 FEVRIER 1898. Fondé le 1er Septembre 1827

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville.

CARNAVAL.

J'avais dit, écrit M. Abel Hermant, que le Carnaval commencerait officiellement le lendemain de la Purification, soit le 3 février. A telles enseignes que les années où le mercredi des cendres tombe le 4, le Carnaval dure juste vingt-quatre heures. Le cas s'est présenté en 1818. Il y a là-dessus une chanson de Béranger:

On n'a pas assez le respect des dates. Peu de personnes admettent que leurs repos, leurs réjouissances et leurs tristesses soient réglés par le calendrier. Il y a par exemple un certain bon ton à manifester, — toute religion à part — que le dimanche est un jour comme les autres, plus assomant à vivre que les six autres jours de la semaine. Ne pas s'endimancher, ou même se négliger un peu le dimanche, est bien. Cela suppose qu'on se distingue des humbles, de tous ceux qui dépendent, et ne peuvent à leur gré choisir leur jour d'oisiveté. C'est peut-être s'en distinguer à bon compte. Ce petit travers est de ceux auxquels s'applique justement le mot de snobisme, pris dans son sens original et propre.

Le calendrier est ordonné avec une merveilleuse entente des moyens de l'âme humaine. Nos capacités de joie et de deuil, ce que nous pouvons accorder de fidélité à nos souvenirs, ce qui nous est nécessaire d'oubli et de divertissement est admirablement prévu et mesuré. Dans la distribution de ses fêtes, l'Eglise s'est montrée, comme toujours, d'une psychologie très subtile et très pénétrante. Elle possède la science de l'hygiène. Ses voies sont ingénieuses et pratiques. Il ne faut pas trop compter sur l'initiative de l'homme. Il faut ruser avec lui. Le tout est de savoir imaginer les ruses. J'ai toujours admiré beaucoup, pour ma part, ce petit subterfuge de piété proposé, je crois, par les Jésuites: placer en quelque endroit des vêtements une épingle dont la pointe vous pique de temps à autre, pas trop souvent, seulement quand vous faites un geste violent ou inconsidéré, et s'accoutumer à élever sa pensée vers Dieu chaque fois que l'épingle vous pique. Evidemment, à première vue, c'est là, si j'ose dire, un truc, dépourvu de grandeur. Il vaudrait mieux élever sa pensée sans l'épingle. Mais éleverait-on sa pensée sans l'épingle? Voilà la question. D'ailleurs, une association d'idées vaut exactement ce que vaut l'idée suggérée. Peu importe l'idée suggestive: elle vaut assez dès qu'elle suggère.

Quand nous venons de perdre un être aimé, dans le premier feu de la douleur, il nous semble que notre regret se répartira également sur tout l'avenir, et nous

serions choqués de croire que nous pleurerons davantage ou uniquement à certaines dates anniversaires. Pourtant, que deviendraient nos morts, les plus chers et les plus nécessaires, les plus intimement mêlés à notre vie quotidienne, et dont la disparition nous a laissé un plus grand vide, que deviendraient-ils sans cette précaution des anniversaires, ou même de fêtes collectives et anonymes qui sont comme les fosses communes du souvenir? L'oubli se fait en nous mécaniquement. Nous n'en sommes pas responsables. Nous le constatons et nous n'y pouvons rien. Nous en souffrons comme d'une séparation moins brutale et plus désespérante. L'oubli, plus que la mort, a le parfum du néant. Tant que nous avons encore conscience d'être sur la voie de l'oubli, nous luttons. Nous avons d'instinct recours aux petits moyens. Nous plaçons bien en vue, dans les coins où nous sommes sûrs qu'une fois au moins par jour nous nous arrêterons, près de la lampe que nous allumerons sûrement, des photographies et de reliques. Nous l'épinglons, dont les piqures nous font réveiller la mémoire assoupie. Mais toutes les sensations s'éteignent, et une heure vient où l'épingle ne pique plus. Que saurons-nous de nos plus chers souvenirs si nous ne prenons le parti modeste mais plus sage de leur réserver un seul jour fixe par an?

Il est également préférable que la mode ou la routine, l'usage, des traditions consacrées mettent un peu d'ordre et de régularité dans nos joies. Il est salutaire qu'à certaines époques, espacées convenablement, l'on nous fasse de la joie comme une obligation civile. La joie est nécessaire, d'une nécessité hygiénique. Elle est une condition de la santé morale, du moins elle en est le signe, ou peut-être elle est la santé même. Et sans les indications précises du calendrier, nous serions bien capables d'oublier de nous réjouir notre content. Seulement, nous conformons-nous scrupuleusement à ces indications? On prétend volontiers que non. Il paraît que les carnivals d'autrefois étaient très brillants et que ceux d'aujourd'hui sont fanébrés. On dit aussi que les bals de l'Opéra ne sont plus ce qu'ils étaient au vieux temps.

Méfions-nous de ce cliché, comme de tous les clichés. Nos pères nous répètent simplement ce que leur père leur ont dit. Cette formule se trouve déjà dans les romans de la fin du dix-huitième siècle, et cela est assez surprenant, puisque les bals de l'Opéra venaient tout juste d'être fondés. Il faudrait croire qu'au second bal on s'est amusé déjà un peu moins qu'au premier, ou bien que les bals de l'Opéra ont toujours causé une grande déception sur le moment et laissé un grand souvenir ensuite. Cela pourrait bien être vrai de toutes les réjouissances et de toutes les fêtes, et cela expliquerait bien des clichés. Il n'y a que les clichés qui ne changent pas, et qui survivent aux révolutions.

Croirait-on que celui dit "dernier salon où l'on cause" date de l'âge d'or de la conversation, comme celui des bals de l'Opéra date presque de la fondation des bals? Celui de "la jeunesse qui n'est pas jeune" remonte aussi à une très haute antiquité. Je soupçonne même que toutes les générations, à mesure qu'elles atteignent la maturité, s'aperçoivent tout d'un coup qu'elles ont été vraiment jeunes, et reprochent aux générations qui les suivent de ne plus savoir être jeunes. C'est un reproche bien inconsidéré. S'il est juste, à qui la faute? Quand la jeunesse incline au pessimisme, ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre, mais à ceux qui lui ont préparé la vie. Si nous voyons en noir, tant pis pour nos pères et non pour nous. Ils n'ont pas de quoi

être si fiers. Que leurs plaisanteries retombent sur eux! An reste, pourquoi veulent-ils que l'insouciance et la gaieté soient le propre de la jeunesse? La jeunesse est le temps des troubles, de l'insécurité, de la mélancolie; malgré des échappées d'inconscience, l'adolescence est peut-être l'âge grave. Il faut avoir beaucoup vécu pour commencer à perdre son sérieux. On ne devient ce qu'ils appellent jeune qu'à l'heure où la jeunesse fuit. Les jeunes de maintenant ne sont pas autrement ni moins jeunes que ceux d'une autre époque, mais on se méprend sur le sens des mots. J'irai plus loin. Je me permets de croire, malgré l'opinion reçue, la jeunesse actuelle plus capable de joie saine et simple que les générations qui ont précédé. La passion, la manie des sports est un signe de cela. Si forte qu'on suppose la part du snobisme dans cette mode, il est impossible qu'elle ne traduise point, étant développée si vite et imposée si victorieusement, un goût sincère, ou qu'elle ne soit pas au moins devenue un goût sincère par l'effet de l'habitude. Or la pratique des sports est une double garantie de jeunesse et d'aptitude à la joie. Le sport étant un jeu, et un jeu sans complexité ni dépravation, doit accompagner de certains états d'

DEPECHE TELEGRAPHIQUES.

TRANSMISES A L'ABEILLE

NOUVELLES ETRANGERES

Une bombe dans un théâtre de la Havane. La Havane, île de Cuba, 21 février.—Vers minuit, la nuit dernière, au moment où un bal masqué battait son plein au théâtre Irijoa, une bombe a fait explosion au deuxième étage. Les fenêtres et le plafond ont été détruits. Un avocat du nom de Pou, son père et deux autres personnes ont été blessés. L'explosion a causé une grande confusion, et de nombreux masques ont quitté le théâtre. Néanmoins, d'autres ont continué à danser.

Note du gouvernement français. Paris, France, 21 février.—Le gouvernement n'a reçu aucune nouvelle au sujet de l'invasion du territoire de Sokoto, dans la région du Niger, et il est ajouté qu'un mouvement non autorisé de ce genre serait désapprouvé par le gouvernement.

Panique à la Bourse de Glasgow. Glasgow, Angleterre, 21 février.—Une demi-panique s'est produite aujourd'hui à la Bourse de Glasgow à la suite des nouvelles arrivées de l'Afrique Orientale. De fortes ventes de liquidation ont forcé les baissiers à assumer le contrôle général du marché. Maintenant, on se demande si les opérations seront en mesure de faire face à leurs obligations mercredi prochain, à l'heure de la liquidation.

À la Bourse de Londres. Londres, 21 février.—Le marché s'est ouvert par une baisse importante, mais il n'y a eu aucun signe de panique. Les valeurs étrangères étaient calmes, quoiqu'elles ne montrassent aucunement cette faiblesse qui serait constatée si la situation était considérée grave par les hauts financiers.

A la Havane.

New York, 21 février.—Dépêche de la Havane à la «Tribune»: Le «Maine» est actuellement en pièces, mais il reste assez du navire pour qu'il soit possible de déterminer si l'explosion a été intérieure ou extérieure. Les officiers du «Maine» ne discutent pas publiquement la théorie d'une mine sous-marine qui aurait fait explosion, mais il est évident que cette théorie a un certain poids pour eux. Ils sont particulièrement anxieux d'apprendre le résultat de l'examen des plaques de la quille. Ils pensent que cet examen établira définitivement le genre de l'explosion. La nature des dommages à tribord n'est pas encore déterminée, mais l'opinion semble pencher du côté d'une explosion extérieure. Le capitaine Sigsbee pense que son enquête sera terminée dans trois jours; le résultat en sera soumis à la cour d'enquête. Le capitaine général Blanco et les fonctionnaires du palais montrent toute la courtoisie possible. Leur sincérité ne peut pas être mise en doute, non plus que leur anxiété. Des efforts spéciaux sont faits pour détruire l'idée que l'explosion n'aurait pas été accidentelle. Les journaux reproduisent les dépêches établissant qu'on reconnaît aux Etats-Unis que le désastre est accidentel, ainsi que les dépêches de Madrid annonçant que Sagasta et d'autres hommes d'Etat espagnols disent que la sympathie montrée à l'égard de ces sentiments d'amitié entre l'Espagne et les Etats-Unis. Malgré ces assurances venues de l'étranger une impression pénible est causée dans l'île de Cuba par le fait que de nombreux éléments dans les classes espagnoles se réjouissent du désastre. Si ces manifestations étaient isolées elles n'auraient guère d'importance, mais elles sont malheureusement trop nombreuses pour qu'on puisse se les envisager d'une façon aussi charitable. En plusieurs endroits des officiers de l'armée espagnole ont porté des toasts dans lesquels ils ont dit qu'ils espéraient que d'autres navires américains à Matanzas, où il y a eu des murmures à l'époque de la visite du Montgomery le journal intransigeant «La Region» publie un article disant en substance que la catastrophe du «Maine» est une punition infligée aux Etats-Unis pour l'envoi d'un navire de guerre à la Havane comme marque de sympathie envers l'héroïque nation espagnole. L'article est rempli de sarcasmes et de condoléances ironiques. Dans un restaurant très fréquenté de la Havane la carte portait hier «Poulet à la Maine». Ces faits indiquent les sentiments d'une partie de la population. Le capitaine Sigsbee et le consul général Lee sont au courant de ces manifestations mais ils ne s'en accordent pas moins pour conseiller l'envoi d'autres navires de guerre à la Havane.

Les défenses des côtes.

New York, 21 février.—Le «World» dit: Près de cent dépêches ont été envoyées dans les dernières vingt-quatre heures de l'île du Gouverneur, le quartier-général du département militaire de l'est, aux divers endroits où sont construites des fortifications, de Eastport, Maine, à Galveston, Texas. Toutes ces fortifications dans lesquelles des canons et des mortiers sont installés sont sous le contrôle du général Wesley A. Merritt, commandant du département de l'est. Le général Merritt n'est resté que peu de temps au quartier-général. Les membres de son état-major se sont occupés de la correspondance télégraphique. Le colonel Barber, adjudant général du département de l'est, avait pris la direction du quartier-général en l'absence du général Merritt. Il a refusé de discuter les raisons de l'activité déployée sur les côtes: il a simplement dit que les travaux entrepris n'étaient que l'exécution du plan de défense des côtes élaboré il y a plusieurs mois.

Achat des mines d'or de la Klondyke.

Tacoma, Etat de Washington, 21 février.—Joseph Ladue, qui arrive des champs d'or du nord, s'exprime ainsi: La Northern American Transportation & Trading Company est la seule qui achète actuellement des claims dans la région de la Klondyke. Je crois que les agents de cette compagnie achètent pour le compte des Rothschild. J'ai rencontré M. Cudahy dans le train de Chicago à San Francisco, et il m'a dit qu'il venait de recevoir des traités d'un montant de \$400,000 données en paiement de claims. Il a dit que la compagnie n'achetait qu'à titre d'agent, et que les Rothschild se disposaient à dépenser \$2,000,000 dans l'achat de mines. Il semble un peu que la grande banque anglaise fasse des efforts pour contrôler la plupart des mines de la Klondyke.

L'opinion d'un ancien sous-officier du «Maine».

Kansas City, Missouri, 21 février.—Gerald Holsinger, de Rosedale, Kansas, un ancien sous-officier du «Maine», dit-on, a déclaré au cours d'une interview publique aujourd'hui qu'il croit que la destruction du «Maine» était préméditée. La catastrophe n'a pas été accidentelle, a-t-il dit, du moins par ce qu'il peut conclure de ses connaissances sur la construction du «Maine» et de la façon dont les règlements sont observés à bord des navires de guerre, et en tenant compte de la haute réputation du capitaine Sigsbee dans les cercles de la marine. Autre chose: On dit que les vingt-cinq tonnes de munitions emmagasinées à bord du «Maine» ont fait explosion. S'il en avait été ainsi pas une seule vie n'aurait été épargnée à bord du navire. M. Holsinger a assisté aux opérations navales de la guerre sino-japonaise. Il a servi à bord du «Maine» et il prétend connaître parfaitement tous les détails de la construction du navire.

Aux églises anglaises de Paris.

New York, 21 février.—C'est un fait digne de remarque que dans toutes les églises de langue anglaise de Paris il a été fait allusion au désastre du «Maine» dans les sermons de dimanche, dit le correspondant du «Herald». On savait que les prédicateurs des deux églises américaines s'étendraient sur la catastrophe, mais l'unanimité avec laquelle les anglais ont manifesté leur sympathie mérite d'être remarquée.

Les funérailles de Mme Annie L. Cleveland.

Cleveland, Ohio, 21 février.—Les funérailles de Mme Annie L. Cleveland, morte samedi dernier après une longue maladie, ont eu lieu aujourd'hui à la résidence de la famille, avenue de Bolton. Mme Cleveland était la femme du révérend W. N. Cleveland, frère de l'ancien président. La famille s'était installée à Cleveland il y a plusieurs années, venant de Watertown, Etat de New York. Plusieurs enfants pleurent la perte de leur mère.



Incendie du quai de Tampico.

Monterrey, Mexique, 21 février.—Le nouveau quai de Tampico construit par le chemin de fer Central, sous l'inspection du gouvernement, a été détruit par le feu, dimanche. Le feu a pris dans un car, à l'est du quai et a rapidement envahi tout le quai. Le steamer de la ligne Ward qui s'y trouvait amarré, a essayé d'arrêter le progrès des flammes; mais il a été obligé de se retirer et de remonter le fleuve pour s'échapper. L'ingénieur A. C. Robinson a été blessé par la chute des boiseries, en essayant de combattre l'incendie. La construction datait de 1896. C'était un des plus beaux quais du continent; il avait une longueur de 2575 pieds. Tout a été consumé. La douane, qui est tout près de là, a été fortement endommagée. La perte est pour elle de \$300,000. Perte totale: \$2,000,000.

Le «Maine».

La Havane, île de Cuba, 21 février.—Les plongeurs continuent aujourd'hui leurs travaux dans le «Maine» à la recherche des cadavres. Le rapport annonçant qu'une autre explosion s'était produite à bord de l'épave, comme on pouvait le croire par les avis reçus hier à Key-West, est absolument dénué de fondement.

Informations prises dans les légations étrangères.

Washington, 21 février.—Des informations prises aux principales ambassades et légations n'ont aucunement confirmé les rumeurs établissant que les membres du corps diplomatique étaient arrivés à la conclusion qu'une crise était imminente en Espagne, et que plusieurs représentants diplomatiques avaient notifié leurs gouvernements respectifs que la guerre était inévitable. Ces rapports mentionnaient les ambassadeurs français et anglais comme ayant notifié leurs gouvernements à cet égard, mais on peut déclarer avec assurance qu'aucun avis de ce genre n'a été envoyé de ces ambassades. A propos des légations étrangères, ceux qui sont en mesure d'être bien renseignés disent que si les événements récents ont été indubitablement l'objet de rapports aux gouvernements étrangers on ne sait pas qu'aucun rapport ait indiqué que la guerre était imminente. En outre, on fait remarquer que les diplomates sont très réservés dans leurs rapports officiels au sujet de l'avenir.

Assassinat.

Huntington, Virginie de l'Ouest, 21 février.—Rufus Shafer, un fermier prospère du district d'Union, a été assassiné la nuit dernière. Il était assis devant la cheminée de sa maison quand une balle lui a été envoyée de l'extérieur.

NOUVELLES AMERICAINES

Grande activité en Angleterre.

Londres, 21 février.—Une grande activité règne au ministère de la marine, au département de l'Afrique occidentale et parmi les officiers supérieurs qui sont sur le point de partir pour l'interland du Lagos. Ces derniers semblent disposés à n'accorder aucune créance aux nouvelles reçues hier d'Akassa, une ville située dans le protectorat du Niger, nouvelles annonçant que deux expéditions françaises marchent sur Sokoto, capitale du sultanat de ce nom compris dans la sphère d'influence anglaise, mais ils ajoutent que si cette nouvelle est confirmée elle doit être suivie immédiatement d'une déclaration de guerre. Dans ses commentaires la «Gazette de St-James» s'exprime ainsi cette après-midi: Si l'invasion de Sokoto a été ordonnée de Paris, elle n'est susceptible que d'une seule interprétation et la situation est aggravée si l'on se rappelle que cette invasion d'un territoire anglais doit avoir été décidée bien avant l'agitation actuelle au sujet de Dreyfus. Il semblerait que le gouvernement français, prévoyant les révélations faites au cours des débats du procès Zola, se fut déterminé à précipiter une crise pour regagner sa popularité.